Document généré le 23 avr. 2024 22:04

Jeu
Revue de théâtre

Le rire de Bohumil Hrabal
Une trop bruyante solitude

Josée Bilodeau

Numéro 123 (2), 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24222ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bilodeau, J. (2007). Compte rendu de [Le rire de Bohumil Hrabal : *Une trop bruyante solitude*]. *Jeu*, (123), 30–33.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JOSÉE BILODEAU

Le rire de Bohumil Hrabal

Téo Spychalski proposait l'automne dernier son adaptation théâtrale d'un des chefs-d'œuvre de l'écrivain tchèque Bohumil Hrabal (1914-1997), *Une trop bruyante solitude* (1975)[1]. Le directeur artistique du Groupe de la Veillée a déclaré en entrevue[2] vouloir depuis longtemps porter à la scène ce petit roman de quelque cent vingt pages, reconnaissant dans la confession directe de l'antihéros de Hrabal une riche matière dramaturgique.

Le personnage central de cette œuvre tragicomique, Hanta, est un homme simple qui, depuis trente-cinq ans, pilonne livres, vieux papiers et œuvres d'art dans une cave humide infestée de souris. « Instruit malgré [lui][3] », l'ouvrier veut offrir des tombeaux uniques aux livres qu'il chérit, pensant longuement quels éléments seront mis dans la presse avant de la mettre en marche. « [...] c'est une messe pour moi, un rituel de lire ces livres avant d'en placer un dans chaque paquet que je fais, car j'ai besoin, moi, d'embellir tous mes paquets, de leur donner mon caractère, ma signature. » (p. 6) Il accumule aussi dans son appartement les ouvrages condamnés, sauvant du pilon des trésors de la culture mondiale et se mettant, du coup, en constant danger de mort par ensevelissement. Grand buveur de bière, Hanta se fait également avaleur de grands textes. Il s'imbibe et s'« encrasse de lettres », si bien qu'il dit n'avoir qu'à se pencher pour que se déverse un flot de belles pensées ingurgitées avec des litres de bière. Un jour, dépassé par la modernisation du monde du travail, Hanta décide de suivre le chemin des livres et de disparaître, broyé dans sa presse.

Une trop bruyante solitude
TEXTE DE BOHUMIL HRABAL ; ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE : TÉO SPYCHALSKI. ÉCLAIRAGES : MATHIEU MARCIL. AVEC CLAUDE LEMIEUX, ACCOMPAGNÉ DE TANIA DUGUAY-CASTILLOUX ET MARIE-DANIEL LUSSIER. PRODUCTION DU GROUPE DE LA VEILLÉE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 7 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2006.

Le roman prend la forme d'un monologue très dense, déconstruit selon une technique de *cut-up* chère à l'auteur et de montage intuitif où la pensée en mouvement semble toujours en train de déborder, de déraper. On bifurque vers un souvenir, une anecdote, on repart, on revient en arrière, c'est parfois vertigineux. La mémoire circule dans le flot des paroles, et de l'ivresse naissent des personnages, des figures importantes, Jésus, Lao-Tseu... L'Histoire s'inscrit en contrepoint des destins individuels, donnés en une somme d'anecdotes. On dit que Hrabal invitait ses amis à poursuivre le découpage de ses romans après sa mort pour les garder en vie. L'œuvre n'est donc

1. L'autre roman incontournable de Hrabal est *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* (1971), une fresque drôle et mordante dans laquelle l'Histoire se résume à une somme d'anecdotes, alors que l'histoire personnelle du héros, opportuniste jusqu'à l'absurde, se déploie en combats épiques, victoires et défaites mêlées.
2. Entrevue que m'a accordée Téo Spychalski, « Instruit malgré lui », *ICI*, 2 novembre 2006.
3. Bohumil Hrabal, *Une trop bruyante solitude*, Paris, Robert Laffont, coll. « Points », 1983, p. 11. Tous les passages entre guillemets, à moins d'avis contraire, proviennent du roman.

Une trop bruyante solitude de Bohumil Hrabal, adaptée et mise en scène par Téo Spychalski (Groupe de la Veillée, 2006). Sur la photo : Claude Lemieux. Photo : Groupe de la Veillée.

pas intouchable, et d'autres se sont aussi livrés au travail d'adaptation. *Une trop bruyante solitude* a notamment été portée au cinéma et a fait l'objet d'une bande dessinée[4]. Je ne sais pas pour le film, qui n'est pas distribué au Québec, mais dans la bande dessinée, tout comme dans l'adaptation théâtrale de Téo Spychalski, on a évacué les passages trop manifestement comiques du texte, sans doute pour ne pas trahir, ou amoindrir, son côté tragique et la grandeur qui s'en dégage. Le comique, comme le dit si justement Milan Kundera, « est plus cruel : il nous révèle brutalement l'insignifiance de tout[5] ». Il s'agit de la fin d'un monde, après tout, et c'est à sa mort que le spectateur est convoqué. Mais le rire de Hrabal, il me semble, doit résonner quelque part là derrière pour que demeure vivant tout l'esprit (tchèque) de l'œuvre.

Le sacrifice

> « Le kitsch, par essence, est la négation absolue de la merde [...][6] »
>
> Milan Kundera

4. Au cinéma, c'est la réalisatrice Vera Caisová qui en signe l'adaptation, en 1995, avec Philippe Noiret dans le rôle principal. La bande dessinée de Lionel Tran, Valérie Berge et Ambre est parue en 2003 aux éditions Six pieds sous terre. Un montage et une mise en lecture du texte avaient également été faits par Marie-Louise Leblanc au Festival de Trois en 1999, à l'occasion d'une soirée sous le thème de l'Europe de l'Est. Le personnage était interprété par Benoît Dagenais.
5. Milan Kundera, *l'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1987, p. 155.
6. Milan Kundera, *l'Insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, coll. « Folio », 1991, p. 357.

Entre autres sacrifices qu'il a dû faire, Spychalski a évincé de son adaptation un personnage important, celui de Marinette. Cet amour de jeunesse, la jolie Marinette qui détestait les livres, Hanta la perd à deux reprises pour des histoires de merde. D'abord à un bal, alors qu'au retour des toilettes, Marinette se met à tournoyer dans les bras de Hanta, ses rubans maculés d'excréments éclaboussant l'assemblée horrifiée. Puis, des années plus tard, quand les amoureux se retrouvent à la montagne pour skier et que Marinette, après un court arrêt derrière un buisson, poursuit sa majestueuse descente vers le chalet, où tout le monde remarque le gros étron posé sur son ski. Dans ce roman où les grands penseurs et les grandes œuvres n'hésitent pas à fréquenter le monde souterrain lié à la crasse, à l'organique, voire au scatologique, ce personnage est très drôle par le contraste qu'il crée. Marinette représente sans équivoque « l'attitude kitsch[7] », considérée par plusieurs romanciers pragois comme étant le contraire de l'art, son ennemi absolu. L'importance du personnage se confirme à la fin du roman, quand Hanta commence à percevoir sa propre fin et qu'il décide de la revoir. L'ouvrier retrouve alors sa Marinette, celle qui a la terreur des livres, qui n'en a jamais lu un seul et qui ne supporte pas la merde, immortalisée sous les traits d'une imposante et virginale statue aux ailes d'ange érigée au cœur d'un jardin. Elle a atteint l'image idéalisée de la beauté et de la jeunesse qui la lavera des épisodes scatologiques entachant sa jeunesse. Elle a assouvi son désir d'éternité. Sa réussite manifeste place Hanta devant son propre échec. « De tous les gens que j'avais rencontrés dans ma vie, c'était elle qui était allée le plus loin, tandis que moi, au milieu des livres où, sans relâche, je cherchais un signe, je n'avais jamais reçu un seul message des cieux. Les livres s'étaient alliés contre moi. » (p. 100) C'est la victoire totale du kitsch sur l'art. De son propre aveu[8], Téo Spychalski trouvait anecdotiques ces passages concernant Marinette. Des représentations du kitsch dans le roman, le metteur en scène a gardé les plus graves, par exemple celle qu'évoque la brigade socialiste du travail formée par les jeunes buveurs de lait en uniformes impeccables. C'est l'arrivée de cette nouvelle armée de travailleurs moderne et performante, avec son immense presse hydraulique, qui signe la fin du monde tel que le connaît Hanta. On parlera ici d'une représentation d'un monde uniformisé et efficace, un autre des nombreux visages du kitsch. Plusieurs passages drôles, bien que de moindre importance, ont aussi été évacués de cette adaptation et, avec eux, une bonne part de la distanciation ironique contenue dans l'œuvre.

Je succomberai à la tentation de paraphraser le metteur en scène qui disait qu'à l'instar de la presse qui transforme les livres en une autre matière, il lui revenait de mâcher le matériau littéraire pour en faire surgir une autre œuvre.

Fils entrelacés

Le découpage du texte proposé par Téo Spychalski est intelligent et rigoureux. Je succomberai à la tentation de paraphraser le metteur en scène qui disait qu'à l'instar de la presse qui transforme les livres en une autre matière, il lui revenait de mâcher le matériau littéraire pour en faire surgir une autre œuvre[9]. S'il a sacrifié plusieurs anecdotes et, de façon plus malheureuse, les éléments franchement comiques du roman, il a conservé la richesse de la structure, l'entrelacement – « il faut en faire une tresse »,

7. Le mot « kitsch » comme entendu ici est né en Europe centrale et désigne, selon Kundera, « le besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue ». *L'Art du roman*, *op. cit.*, p. 164.
8. Propos recueillis lors de l'entretien qu'il m'a accordé, *art. cit.*
9. *Ibid.*

disait toujours Hrabal au réalisateur Jiri Menzel[10] – des fils narratifs entre le passé, le présent et l'imaginaire, qu'il a resserrés autour de quelques histoires avec habileté. Dans le rôle de ce « palabreur[11] » magnifique, le comédien Claude Lemieux manie avec un naturel impressionnant une langue poétique et iconoclaste, empreinte d'ironie, jouant juste ce qu'il faut d'emportement et de retenue pour qu'on le suive dans son délire imaginatif, flirtant par moments avec le grotesque, jusqu'au tragique dénouement, une « véritable ascension dans la chute[12] ». Malgré le niveau de langue très littéraire, on ne cesse jamais de croire qu'il s'agit là d'un homme du peuple. À un moment viennent lui rendre visite dans sa cave deux jeunes Tziganes, interprétées par Tania Duguay-Castilloux et Marie-Daniel Lussier, dont la présence est un peu superflue puisque leur visite est narrée, comme les autres anecdotes. De même l'environnement sonore, accentué, surdimensionné, apporte un côté « supraréaliste » qui fait croire que nous sommes dans la tête du narrateur, au cœur de sa pensée déformée par l'alcool. Ce n'était pas nécessaire, nous y étions déjà. Au milieu du décor encombré de vieux papiers, animé par les très beaux éclairages de Mathieu Marcil, trône la presse hydraulique. Et dans ce souterrain devenant par moments une véritable caverne d'Ali Baba, la présence d'une grille d'égout d'où proviennent des bruits de chasse d'eau et de guerre de rats, l'alcool ingurgité et la forte présence du comédien, son jeu corporel appuyé, installent un des pôles importants de l'œuvre : le corps et ses fonctions organiques. Ainsi, la matérialité du monde s'oppose aux « cieux inhumains », l'ivresse de la bière et la lecture des œuvres s'opposent à la performance de la brigade socialiste du travail et ses buveurs de lait. La scénographie évoque la beauté et la crasse se fondant l'une en l'autre, comme Hanta entrant dans la presse pour faire corps avec les livres. Vers la fin, le récit qu'il fait de sa relation avec la petite Tzigane déportée vers les camps de la mort se révèle d'une touchante vérité. C'est un des points culminants de ce spectacle, à qui il ne manque, pour être une réelle réussite, que le franchement comique qui s'inscrit en contrepoint des thèmes tragiques de l'œuvre. En ce sens, il manque un peu de l'esprit tchèque. Il manque le formidable rire de Hrabal. **j**

10. Entrevue accordée par Jiri Menzel à la radio tchèque Radio Praha, réalisée par Vaçlav Richter, le 16 février 2006, alors que le réalisateur tchèque commençait le tournage du film *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*. Disponible en français sur <www.radio.cz/fr>.

11. Comme plusieurs écrivains pragois, notamment Jaroslav Hasek, Hrabal a été inspiré par les histoires d'habitués de taverne, buveurs de bière possédés par un irrépressible besoin de discourir. Hrabal a surnommé ces bavardeurs *pàbitels* (palabreurs), néologisme qui signifie hâbleurs et fanfarons.

12. L'image est du critique Stéphane Despatie dans « Le poids de la presse », *Voir*, 16 novembre 2006.